



Le cercle parfait

Skrasveni krug
de Ademir Kenovic

Fiche technique

**Bosnie/France - 1996 -
1h48 - Couleur**

Réalisateur :
Ademir Kenovic

Scénario :
**Pjer Zalica, Abdulah
Sidran, Ademir Kenovic**

Montage :
Christel Tanovic

Musique :
**Ranko Rihtman
Esad Arnautalic**

Interprètes :
Mustafa Nadarevic
(Hamza)
Almedin Leleta
(Adis)
Almir Podgorica
(Kerim)
Josip Pejakovic
(Marko)
Jasna Diklic
(Gospoda)



Almedin Leleta et Mustafa Nadarevic

Résumé

Adis et Kerim, deux garçons âgés de sept et neuf ans, ont trouvé refuge par hasard chez Hamza, le poète, dont la femme et la fille ont quitté Sarajevo. Adis et son frère ont perdu toute leur famille à l'exception d'une tante, Aïcha, réfugiée en Allemagne. Hamza ne peut abandonner les enfants, il doit absolument retrouver la trace de cette tante. Jour après jour, le poète et les enfants vont apprendre à vivre ensemble, à se découvrir, à s'aimer, à rêver. Cet amour va les aider à surmonter les difficultés de la vie quotidienne dans la ville ravagée par la guerre.

Critique

Une ville assiégée, martyrisée., où la vie est devenue impossible. Chaussées défoncées, immeubles éventrés, murs criblés de balles, carcasses de bus calcinés... En bruit de fond incessant, le crépitement des armes à feu, le sifflement des balles perdues, les sirènes d'alarme, les explosions... Les rues sont quasiment désertes. Traverser la place à découvert relève de l'exploit. On se cache pour vivre, pour survivre.

Hamza, un poète de Sarajevo, rentre chez lui le coeur brisé. Sa femme et sa fille viennent d'être évacuées. Il découvre, à moitié endormis., deux garçons de 7 et 9 ans, Adis et Kerim. Leur ferme a été incendiée, ils

L E F R A N C E

ont perdu toute leur famille et ils recherchent la maison d'une tante émigrée.

Une fiction dans Sarajevo en ruines, tout était à craindre. Surtout avec ces personnages qui pouvaient prêter aux pires dérapages mélodramatiques : un poète porté sur la bouteille, deux orphelins (dont un sourd-muet) et un chien éclopé que les enfants vont s'obstiner à sauver. En plein hiver, dans une ville sans eau, sans chauffage et sans nourriture... Constamment sur le fil, attentif à ne pas en faire trop, le cinéaste Ademir Kenovic tient pourtant son pari : « décrire le feu depuis le milieu du feu, en évitant les clichés. »

S'il y parvient si bien, c'est qu'il a lui-même vécu ce cauchemar au quotidien. Sur le conflit qui a ravagé son pays, le cinéaste ne défend aucune thèse. Le point de vue est celui de l'homme de la rue, brutalement agressé, et qui ne comprend pas. Dans **Le cercle parfait**, l'ennemi, partout, menace. Mais il reste invisible. Le spectateur se retrouve témoin d'une double aventure humaine : la première est le périple incertain des trois personnages ; la seconde, le défi que représente ce tournage a priori impensable. Histoires de survie, qui se transforment en histoire d'amour (Hamza ne quitte plus les deux garçons) et de dignité retrouvée (puisqu'on peut reprendre la parole pour raconter).

Hamza et ses deux protégés vont se découvrir, s'approprier, s'aimer. Quand le petit Adis s'aperçoit au réveil qu'il a mouillé ses draps, il bredouille pour s'excuser : « J'ai eu peur en rêvant. » « Un rêve ne doit pas te faire peur, répond Hamza. Il ne peut pas être pire que la réalité. » Pour lui aussi, il ne reste que le rêve. Chaque fois que la réalité est trop lourde à supporter, il bascule dans un imaginaire et se voit pendu, enfin délivré de toute responsabilité. Cette scène ponctue le récit de façon un peu mécanique : c'est un des reproches qu'on pourra adresser à Kenovic.

Oublions ces discutables échappées oniriques. Le cinéaste mène en revanche

cette "fiction hyperréaliste" avec un tact infini, en éludant toute grandiloquence, pour donner leur importance à une foule, de détails vrais, quotidiens, apparemment anodins. Au cours d'une alerte, une jeune fille envie Kerim d'être sourd-muet, parce qu'il n'entend pas le sifflement des missiles. Kerim fait comprendre qu'il ressent la même angoisse que les autres. La peur, il l'observe sur leurs visages, il la sent dans l'atmosphère, et Kenovic nous la fait partager. Une partie de pêche manque de tourner au drame. Un moment d'hystérie collective saisit les habitants d'un quartier, quand l'un d'entre eux se met soudain en tête de couper un arbre. Impossible d'oublier ces moments-là.

Mais dans ce décor qui pue la mort, Kenovic s'obstine à ne voir que la vie. Jusqu'aux dernières images, où le héros abasourdi de chagrin est au-delà de la tristesse. On entend alors les mots du poète et scénariste, Abdulah Sidran : « Je suis une île au cœur du monde / Rien ne m'atteint hormis son sang alangu, hormis la peur qui plane au-dessus de nous tous / Le silence, et rien alentour.

Le cercle parfait nous laisse, bouleversés, sur ce terrible silence.

Bernard Génin

Télérama hors série, les 610 meilleurs films 97/98

La guerre fait rage en Bosnie. Dans la campagne, les parents d'Adis et de Kerim - celui-ci est sourd-muet - sont abattus par des miliciens serbes. Les deux enfants réussissent à s'échapper. À Sarajevo, la femme et la fille du poète Hamza sont évacuées mais celui-ci ne veut pas quitter la ville à demi détruite par les obus serbes. Lorsqu'il découvre chez lui Adis et Kerim, entrés là en son absence, il veut d'abord les renvoyer, puis il décide de les accompagner dans la recherche de leur tante. Recherche vaine : blessée lors du bombardement

de sa maison, elle a été évacuée en Allemagne. Hamza s'occupera donc des deux frères. Ils partagent petites et grandes épreuves, chaque jour : trouver de l'eau, de la nourriture, échapper aux tirs des snipers... Un chien blessé est soigné ; un arbre est abattu dans la cour de l'immeuble, ce qui provoque de vives querelles entre les voisins. Quand un obus détruit en partie la maison d'Hamza, les enfants doivent partir. Avec l'aide de son ami Marco, Hamza tente de les faire sortir de Sarajevo par un no man's land d'immeubles éventrés. Mais Adis et Marco sont tués et Hamza le serait aussi sans l'intervention de Kerim. Au cimetière, il n'y a plus de place. Le poète et l'enfant sourd-muet enterrent Adis au bord d'une allée.

Coproduit avec la France, **Le cercle parfait** est le premier film bosniaque tourné à Sarajevo après la guerre. Ademir Kenovic entend témoigner sur la ville meurtrie, sur le calvaire enduré par ses habitants, sur leur lutte pour leur survie et pour leur identité. Les décors réels (immeubles éventrés, rues défoncées, tôles tordues) découverts à la faveur des déplacements d'Hamza et des deux enfants dans la ville sont un aspect essentiel de ce témoignage. Ils servent de cadre et donnent leur sens aux gestes quotidiens (la quête obsessionnelle de l'eau) comme aux incidents tragiques (les "cartons" des snipers sur les passants). Sur cette réalité, le réalisateur a inscrit une fiction qui, elle aussi, porte témoignage à travers quelques destins individuels : deux orphelins échappés d'un massacre, un poète sans illusions mais solidaire, un désespéré qui se suicide, etc. L'odyssée des deux gamins sert de fil conducteur au récit. Des incidents l'émaillent, donnant lieu à des séquences d'inégal intérêt : celle du sourd-muet à la pêche inconscient des coups de feu qu'il essuie, est d'une rare intensité dramatique ; celle de la querelle autour du bouleau dément l'image schématique et édifiante qu'on aurait pu se faire de "vic-

times solidaires" ; en revanche toutes les anecdotes liées au sauvetage du chien ne sont qu'ajout médiocre au drame véritable. Par ailleurs, sans doute désireux d'échapper au réalisme, Ademir Kenovic a parsemé son film d'images de personnages ou de scènes "illustrant" les pensées, les obsessions, les rêves d'Hamza. Ces interventions de l'onirisme dans le déroulement du film apparaissent un peu comme des ornements baroques - ici, sans réelle nécessité.

Jacques Chevallier
Saison cinématographique 1997

Écrit dès le début de la guerre, en 1992, tourné au printemps 1996, avant la cessation des combats, produit grâce au coup de pouce du pouvoir français qui a facilité un montage financier international, **Le cercle parfait** ne porte pas la trace des efforts incroyables ou des bons sentiments dont il résulte. C'est un film net, direct, qui, telle la figure du cercle, déconcerte par sa justesse, son équilibre, son immédiateté incompatible avec l'extrapolation, avec l'apitoiement ou la dérive idéologique.

Pourtant, l'histoire du poète Hamza qui, dans Sarajevo assiégée, détruite et meurtrie par les snipers, recueille deux orphelins et leur invente des possibles d'ailleurs en paix, cette micro-histoire qui participe de la tragédie de l'Histoire est a priori inabordable. Indicible alors même que la guerre est à peine éteinte, que les ruines flambent encore et qu'il n'y a plus que les allées des cimetières pour accueillir les tombes fraîches des assassinés.

Ademir Kenovic et son scénariste, le poète Abdulah Sidran (antérieurement collaborateur d'Emir Kusturica), ont réussi l'impensable, un film tenu où chaque donnée à charge symbolique (le sourd-muet, le chien infirme, l'arbre quand il n'y a plus rien pour se chauffer, les pigeons, les jeux d'enfants) affirme

la vie, alors que la mort est omniprésente. La première image est celle d'un pendu, la dernière aussi, mais, bien que la réalité du suicide soit partie prenante du film, ce pendu réitéré relève de la ponctuation et de l'hypothèse d'un choix entre renoncer ou survivre.

Kenovic mêle fantasmes et apparitions au décor réel de sa fiction qui, en raison même de cette dimension impérissable de l'imaginaire, a valeur documentaire. Habileté, aisance artistique, certes, pourtant ce savoir-faire au service de la nécessité morale, mérite mieux que son appellation : il y a de la grandeur dans la démarche qui a sous-tendu la réalisation de ce film. Et le film lui-même est à la hauteur de ses ambitions, il égale en force le poème prêté à Hamza : il est la chanson de la langue, de la voix et de la maison disparues.

Françoise Audé
Positif n°439 - Sept. 97

Il y avait beaucoup à attendre du film d'Ademir Kenovic, **Le cercle parfait**, première fiction sur le siège de Sarajevo. Parce que simplement, en dehors de la vidéo, il n'y a pas eu d'images filmiques du conflit (en tout cas réalisées par des cinéastes bosniaques) ; parce qu'aussi, avec entêtement, on continue de penser qu'un film peut aider à comprendre des choses qui nous échappent par ailleurs. De la guerre, Kenovic ne cherche pas à donner d'explication : car pour les habitants de la ville, il n'y en avait pas. Comme le remarque le cinéaste dans le dossier de presse, "cette absence de conflit et d'ennemi est la véritable histoire de notre guerre". Le cinéaste préfère raconter une histoire, pour rendre cette expérience - vivre en temps de guerre - universelle. Dans cette urgence de retrouver les chemins de la fiction, le film existe avec une belle énergie. Un vieux poète, délaissé par sa famille, recueille deux enfants perdus, dont l'un est muet.

Ensemble, ils se soutiennent, et essaient de se rendre la vie plus facile. Pourtant, en choisissant de circonscrire son récit autour de ces trois personnages, le film oscille entre la fable et le réalisme documentaire, et ne parvient pas à trouver une véritable identité. Car c'est bien de cela qu'il s'agit maintenant pour le cinéma bosniaque : retrouver une «année zéro». On comprend le désir de Kenovic de dire une réalité quotidienne par la violence de l'enfance blessée et de la poésie sacrifiée ; cependant, le cinéaste met en scène avec trop d'évidence les signes de l'innocence perdue pour surprendre. Le film s'enlise alors dans les tics de scénario et un symbolisme parfois lourd (les séquences simultanées de la mort du chien à roulettes et de l'enfant). Au détriment d'une incroyable densité documentaire, qui transparait par ailleurs dans le décor sinistré, dans des séquences angoissantes, où la vie peut à tout moment être interrompue par des tirs de snipers, Kenovic réalise un film un peu sage, à l'émotion volontariste, sans jamais mettre en perspective ce qu'est, fondamentalement, l'acte de faire un film aujourd'hui à Sarajevo. Il y a alors ce trouble pour le spectateur, à la fois ému par l'enthousiasme d'un cinéaste à s'emparer en toute liberté de tous les gestes de la mise en scène - d'autre part le seul, pour l'instant, à faire face au réel -, et déçu par un film qui ne trouve pas son équilibre, ni assez lyrique, ni assez documentaire.

Jérôme Larcher
Cahiers du cinéma n°516 - Sept. 97

Filmographie

Skrasveni krug 1996
Le cercle parfait